

SUJET N°1 : PHILOSOPHIE

L'homme est-il un être dénaturé par la culture ?

Introduction

Les créations issues de la main et de l'esprit de l'homme forment les diverses civilisations. Les hommes mettent en place institutions, règles sociales, adoptent us et coutumes, élaborent et transmettent savoirs et techniques : cet univers complexe paraît important pour organiser leur existence. Mais d'un autre côté, les habitudes culturelles forment une « seconde nature » qui modifie et conditionne les hommes. Ils subissent l'emprise des normes collectives et s'éloignent de leur nature première. On peut donc se demander si l'homme ne serait pas un être dénaturé par la culture. Cette question invite à réfléchir sur les effets de la culture et sur la notion de « nature humaine ». La culture a-t-elle une influence néfaste, faisant perdre aux hommes leur identité ? Ou bien est-elle bénéfique pour réaliser leur nature spécifique, éveiller et former leur humanité ? Ne faut-il pas dépasser cette opposition, en montrant que la culture engendre ce double effet simultané ? Tout en dénaturant l'homme, elle l'humaniserait... On verra d'abord que la culture est critiquable parce qu'à cause d'elle, l'homme devient artificiel et n'a plus rien de naturel. Puis on montrera qu'en réalité la culture est non seulement importante mais encore indispensable pour s'humaniser. On précisera enfin en quoi la dénaturation est la condition d'accès à l'humanité.

I – A première vue, l'homme façonné et transformé par la culture semble un être « dénaturé »

La vie civilisée semble faire de l'homme un être artificiel : il aurait perdu ses caractéristiques naturelles et authentiques ; il se serait dégradé, perverti, à cause des artifices issus de la culture.

1) Chaque individu semble dénaturé parce qu'il ne suit pas sa nature immédiate, mais obéit à un cadre collectif qui le façonne selon des normes préétablies. La culture intervient sur les besoins primaires en les codifiant (convenances, rituels, interdits...). Les impulsions immédiates sont contrôlées, encadrées, d'où une perte de liberté naturelle, de spontanéité et de simplicité, et l'apparition de l'hypocrisie en société. Pour Rousseau, l'homme civilisé est un être factice, « faux », vivant dans l'apparence, et perverti par rapport à l'homme naturel.

2) La dénaturation revêt d'autres aspects : l'homme s'est de plus en plus coupé de la nature avec le développement des techniques ; dans la culture moderne, un monde industriel et urbain s'est mis en place, entraînant des comportements standardisés et souvent aliénants. Référence possible : Marx et l'analyse du « travail aliéné ». Par ailleurs, l'homme s'est éloigné de la nature dans la mesure où il en vient à privilégier le superflu au lieu de s'en tenir au nécessaire. En se sophistiquant, la civilisation entraîne en effet la multiplication de faux besoins, créateurs d'insatisfactions et de dépendances. Référence possible : Epicure et Diogène, qui prônent une forme de « retour à la nature ».

3) Enfin la culture peut rendre intolérant à l'égard des autres cultures. C'est l'ethnocentrisme, analysé notamment par Claude Lévi-Strauss, tendance à valoriser

sa civilisation, son identité culturelle, et à rabaisser les autres cultures, considérées comme non conformes, voire barbares... Ce mépris, lié à l'ignorance, à la peur, peut aller jusqu'à une volonté de domination concrétisée dans des projets de colonisation. Les appartenances culturelles semblent donc pervertir l'homme en entraînant des attitudes haineuses et destructrices.

II – En fait la culture est ce qui permet à l'homme de devenir véritablement humain

Les éléments négatifs venant d'être exposés peuvent se renverser en éléments favorables, qui enrichissent la condition humaine sans la dégrader.

1) Les institutions fondamentales que sont les lois, les tribunaux, les écoles permettent d'installer des repères communs, de transmettre des savoirs et des règles collectives. Or les hommes ont besoin d'éducation et d'instruction, d'acquis formant l'essentiel de la culture générale, pour comprendre le monde, communiquer et s'intégrer à la société. De plus, sans règles, chacun serait livré à lui-même et cette spontanéité tournerait à la sauvagerie, stade auquel aucune société ne pourrait se construire. L'homme devient vraiment humain en se démarquant de conduites impulsives et instinctives : il doit discipliner ses tendances naturelles pour adopter des conduites réfléchies.

2) En outre, le développement des sciences et des techniques n'est pas négatif non plus ; il est même décisif pour dépasser un mode de vie précaire et accéder à une meilleure qualité de vie. Déjà le « mythe de Prométhée » montrait que l'intelligence fabricante, l'habileté technique, sont des pouvoirs majeurs. Grâce à eux, l'espèce humaine, mal formée au départ par Epiméthée l'étourdi, devient une espèce viable et même puissante, capable d'agir sur le milieu naturel pour améliorer sa condition. Au fil des siècles, des progrès ont résulté des efforts des scientifiques et ingénieurs. Référence : Descartes invitait les hommes à se rendre « maîtres et possesseurs de la nature » par le développement des sciences et des techniques, pour accroître le bien-être de l'humanité.

3) Enfin la culture permet un enrichissement intellectuel et spirituel grâce aux confrontations d'idées et aux diverses formes de création artistique. C'est justement grâce aux échanges qu'on apprend à s'ouvrir aux autres, à dépasser l'ethnocentrisme. La culture fait progresser la pensée et les mentalités. Le langage en est un élément indispensable, comme facteur de sociabilité, moyen de devenir conscient, de former l'univers intérieur des pensées et de transmettre les savoirs.

III – La culture opère bien une dénaturation, mais au sens d'une « bonne dénaturation »

L'homme a besoin de la culture pour se réaliser, il doit forger ses conditions d'existence, en fabriquant des outils, en mettant en place des institutions... Se dénaturer est la condition pour coïncider avec sa nature propre.

1) Etre « dénaturé » est la condition normale de l'homme, au sens d'exister dans un univers autre que naturel et animal. Au sens ethnologique, les cultures sont diverses par leurs particularités, mais la culture au sens philosophique est un phénomène universel, elle est la marque distinctive de l'homme, ce par quoi il se détache de l'animalité dont le mode de vie est instinctif. L'animal s'adapte à la nature d'une façon guidée par l'instinct alors que l'homme modifie l'environnement naturel de manière consciente. Pris en ce sens, le fait d'être dénaturé n'a rien de péjoratif. En

effet, il ne s'agit pas de la perte d'une nature première qui serait initialement bonne et remplacée par un comportement pervers. Il s'agit plutôt de la réalisation de la vraie nature humaine, qui suppose l'environnement de la société civilisée.

2) L'idée que l'homme perdrait sa nature première à cause de la culture est une vision naïve et erronée. Cela revient à attribuer à l'homme des caractéristiques qui formeraient son être à l'état naturel. Or à l'état brut, l'homme est inachevé, imparfait. Sur ce point, on peut évoquer à nouveau le « Mythe de Prométhée » : si l'homme était resté à l'état naturel, il n'aurait pas été viable, manquant de ressources pour se développer. L'intervention de Prométhée répare l'oubli d'Épiméthée, et inscrit l'homme dans un processus historique et culturel, en écart avec la vie naturelle.

3) L'être humain a une vocation à la culture. Sans l'activité fondamentale du travail, qui modifie le monde extérieur par des efforts conscients, et aboutit à une transformation de soi-même, l'homme ne s'accomplirait pas. Pour Kant (*Réflexions sur l'éducation*), la vie au Paradis, vie naturelle, facile et inactive, serait vite ennuyeuse, et cette vie léthargique, vide, serait indigne de l'homme qui réalise sa vraie nature par l'action. Hegel insiste encore plus sur l'importance du travail, base de la culture, pour accéder à l'humanité : dans la « dialectique du maître et de l'esclave », c'est l'esclave qui acquiert le statut supérieur d'être humain, parce qu'il gagne la maîtrise du monde extérieur et de lui-même.

Conclusion

On pouvait d'abord croire que la culture entraîne une mauvaise dénaturation, mais c'est excessif et illusoire, car en réalité, sans environnement social et culturel, l'homme ne s'humaniserait pas, ne deviendrait pas réellement ce qu'il est, c'est-à-dire un être capable de penser, de parler, de perfectionner ses savoir-faire. La vraie nature de l'homme est créée par l'éducation, les savoirs, les règles de vie collective. Toutefois on peut émettre des critiques face aux dérives ou aux pratiques de certaines cultures, ou face à certaines idéologies qui, elles, peuvent pervertir les hommes. Dans ce cas, il ne s'agit pas de critiquer LA culture qui dénaturerait l'homme, mais simplement certains éléments de telle ou telle culture, parce qu'ils piègent ou oppriment l'homme. La recherche d'une « bonne dénaturation » est toujours à poursuivre, en perfectionnant les institutions, en réfléchissant sur les valeurs les plus importantes pour les hommes.

SUJET N° 2 : LETTRES

Autobiographie et roman autobiographique constituent deux genres littéraires qui se joutent étroitement. Comment peut-on les distinguer ? Quelles sont les motivations de l'auteur à choisir l'un ou l'autre de ces genres ?

Vous répondrez à ces questions en prenant appui sur des œuvres de votre choix.

Attendus de correction

Nous avons choisi de proposer comme thème « autobiographie et roman autobiographique » invitant ainsi le candidat à développer une réflexion sur la relation entre l'auteur et l'œuvre, entre l'auteur et le lecteur autour de l'œuvre.

Pour traiter ce sujet, le candidat pourra prendre appui à la fois :

- Sur ses études littéraires.
- Sur ses lectures personnelles.

Nous présentons ici des éléments qui ne constituent pas un « corrigé type ». Ils proposent des axes de réflexion pour le traitement du sujet choisi.

Le devoir devra être construit en respectant les normes scolaires et universitaires. Les temps successifs devront notamment être respectés (parties structurées et liées entre elles par un raisonnement, introduction et conclusion).

La pertinence des références aux auteurs et aux œuvres sera appréciée.

La qualité de l'expression écrite sera prise en compte : précision du vocabulaire, correction orthographique et grammaticale, clarté de la syntaxe.

Le candidat devra proposer, et utiliser pour sa réflexion, une définition des deux genres littéraires mentionnés dans le sujet : l'autobiographie et le roman autobiographique. Nous définirons ici tout d'abord l'autobiographie en distinguant par la suite le roman autobiographique.

Une entrée étymologique

Étymologiquement, le terme « autobiographie » provient de l'anglais *autobiography* (1809 vraisemblablement), terme aux origines grecques regroupant : le fait d'écrire (*graphein*, graphie) sur sa propre vie (*auto*, soi et *bios*, vie). Il apparaît en français en 1842.

L'autobiographie se définissant comme une œuvre dans laquelle un auteur décide de parler de lui, il est possible d'en faire remonter très loin les origines, par exemple jusqu'aux *Confessions* de Saint Augustin (entre 397 et 401). Nous nous limiterons ici à parler de l'autobiographie et du roman autobiographique en nous accordant sur l'émergence d'un genre avec Jean-Jacques Rousseau.

Le candidat devra tout d'abord situer les deux genres littéraires, l'autobiographie et le roman autobiographique parmi d'autres genres littéraires proches.

L'autobiographie

Si on se limitait à définir l'autobiographie comme une œuvre dans laquelle l'auteur « parle de lui », alors, le risque serait grand d'en faire un genre littéraire « fourre-tout ». C'est pourquoi, il convient d'aller plus loin en cherchant des caractéristiques permettant de distinguer plusieurs catégories d'œuvres dans lesquelles l'auteur prend appui sur son histoire personnelle pour développer un récit.

L'autobiographie répond spécifiquement à des normes littéraires identifiées :

- Un récit en prose.
- Une vie individuelle comme sujet traité.
- Une identité entre l'auteur, le narrateur et le personnage principal.
- Un récit rétrospectif

La principale caractéristique qui permet de classer une œuvre dans la catégorie des autobiographies est l'engagement pris par l'auteur de respecter une forme de sincérité à laquelle le lecteur peut accorder sa confiance. C'est ce que Philippe Lejeune a nommé « le pacte autobiographique ». Cependant, cette vérité peut être altérée, involontairement, par la perception ou la mémoire de l'auteur.

Dans l'autobiographie, l'auteur reconstruit sa vie en lui donnant un sens. C'est souvent le cas pour les autobiographies, nombreuses comme en témoignent les œuvres citées à titre d'exemples, portant sur l'enfance. La narration de cette période de la vie éclaire sur la poursuite de cette vie. C'est pourquoi l'aspect rétrospectif du récit, identifié comme l'une des caractéristiques, s'accompagne d'une introspection. L'auteur, au-delà de la narration, porte un regard personnel et possible à l'âge adulte.

Aller plus loin dans l'interprétation, ou prendre de la distance par rapport à l'une des quatre caractéristiques énoncées précédemment, celle d'une forme de « vérité », conduirait alors à passer de l'autobiographie au roman autobiographique.

Un exemple d'autobiographie : Les Confessions de Jean-Jacques Rousseau. Dès le prologue, Rousseau pose le « pacte autobiographique » : « Voici le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature dans toute sa vérité ». Il affirme à nouveau dans l'incipit sa volonté de rapporter avec exactitude des faits : « Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon ». Il attribue tout biais comme imputable à « un défaut de mémoire ».

Le roman autobiographique

Le roman autobiographique se distingue particulièrement de l'autobiographie dans la nature du lien entre l'auteur, le narrateur et le personnage principal. En effet, le personnage principal peut être distingué de l'auteur, même si des événements rapportés appartiennent bien à la vie de ce dernier.

Comme l'autobiographie, le roman autobiographique peut être écrit à la première personne. Si des éléments véridiques de la vie de l'auteur sont rapportés, le « pacte autobiographique » n'est pas posé et l'auteur garde une liberté « romanesque ».

Si le roman autobiographique est basé sur la vie de l'auteur, des éléments de fiction apparaissent : noms et lieux changés, événements recréés pour les rendre plus dramatiques, événements gommés pour valoriser l'image de l'auteur ... L'engagement de neutralité ou de vérité n'est donc pas pris et le propos romanesque peut l'emporter.

Un exemple de roman autobiographique : la trilogie de Jules Vallès : *L'Enfant*, *Le Bachelier*, *L'Insurgé*.

Dans cette trilogie, l'auteur, Jules Vallès, se distingue du personnage principal Jacques Vingtras même si les événements rapportés appartiennent à sa vie.

Des genres littéraires proches

Autour de l'autobiographie et du roman autobiographique, existent des genres littéraires proches :

- Les mémoires qui ne traitent pas exclusivement de la vie de l'auteur, mais rapportent le point de vue de l'auteur sur son époque et les événements. De ce fait, l'auteur n'est pas le sujet de son œuvre. Il peut arriver, comme dans les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand qu'autobiographie et mémoires se rejoignent dans une même œuvre. Parfois, des ouvrages d'hommes politiques ou d'hommes de guerre ne sont pas reconnus à proprement parler comme des œuvres littéraires entrant dans cette catégorie tant le témoignage l'emporte.
- Le journal intime peut être résumé comme un compte-rendu, souvent au jour le jour, d'événements dont l'auteur a été témoin. De ce fait, il se distingue de l'autobiographie et du roman autobiographique car, rédigé sous forme de notes, il ne propose pas systématiquement de récit ni de sens aux événements en l'absence de recul lié au temps.

Il serait possible de repérer d'autres genres sans que cela contribue précisément au traitement des sujets proposés : le témoignage, l'autoportrait, la confession... L'utilité de ces genres est de permettre le classement d'œuvres ne présentant pas les caractéristiques de l'autobiographie ou du roman autobiographique dans leur pureté.

Au terme de cette volonté de distinguer autobiographie et roman autobiographique, il convient d'être prudent et d'éviter tout dogmatisme. C'est dans la tension réciproque entre les différentes caractéristiques énoncées qu'il faudrait rechercher une justification à une classification qui resterait discutable. Ainsi, une autobiographie pourrait être rédigée à la troisième personne, ou à la deuxième, et considérée comme telle si le « pacte autobiographique » était énoncé et respecté.

C'est pourquoi, l'intérêt de l'étude de ces deux genres littéraires réside principalement dans la motivation de l'auteur à les adopter pour son œuvre et dans l'intérêt qu'un lecteur peut leur porter.

Un questionnement

A partir du sujet, le candidat pourra développer un questionnement.

Pourquoi un auteur choisit-il l'autobiographie ou le roman autobiographique ?

- Pour analyser sa propre histoire, mieux la comprendre et mieux se connaître.
- Pour se libérer d'un poids, d'un secret, éventuellement pour se justifier aux yeux des autres.
- Pour communiquer une image de soi dont il pense qu'elle puisse être altérée.
- Pour conserver la trace d'événements de sa vie dont il craint la perte dans sa mémoire et celle des autres.
- Parce qu'il voit dans sa propre histoire une valeur universelle.

Bien d'autres raisons peuvent être évoquées dont certaines sont communes à d'autres genres littéraires comme l'accès à la postérité par la réalisation d'une œuvre.

Si nous considérons à présent le lecteur, destinataire de l'œuvre, l'auteur peut également considérer que la narration de sa vie va présenter pour ce lecteur :

- Un enrichissement dans la connaissance d'une histoire personnelle ainsi que de l'époque dans laquelle elle se situe.

- Un divertissement par la qualité, parfois exceptionnelle, des faits et des expériences rapportés.
- Un enseignement à partir des événements de sa vie personnelle transposables dans les propres expériences du lecteur et éclairant sa propre réflexion.

Le lecteur de son côté peut être motivé à la lecture d'une autobiographie ou d'un roman autobiographique de façon parallèle :

- Mieux connaître un auteur dans sa personnalité, ou dans l'histoire ayant construit cette personnalité.
- Rechercher des « clés » pour la compréhension de sa propre histoire.
- Comprendre la « différence » des autres.

En conclusion

En conclusion, le projet autobiographique est donc bien un projet littéraire dans lequel l'auteur souhaite donner à un moment, ou à l'ensemble de sa vie, une cohérence tout en restituant des émotions. En écrivant, il précise ses souvenirs en même temps qu'il analyse son évolution ou trouve des racines à celle-ci. Au-delà d'un « travail sur soi » qu'il effectue, il témoigne du désir de laisser une trace non seulement en tant qu'écrivain mais aussi en tant qu'homme puisqu'il est autant auteur que « matière ». Mais plus encore, il estime que son expérience est importante à transmettre à la fois comme témoignage et comme source d'enrichissement pour le lecteur. Son projet personnel et d'écrivain le conduira à signer ou non le « pacte autobiographique ».

Des références

Le candidat pourra prendre en référence des œuvres étudiées lors de son cursus tout en montrant parfois la difficulté de les classer nettement dans un genre. Nous citerons uniquement à titre d'exemple, dans les œuvres qu'un candidat aura étudiées dans son cursus ou découvertes par ses lectures personnelles, quinze ouvrages :

Hervé Bazin : *Vipère au poing*

Simone de Beauvoir : *Mémoires d'une jeune fille rangée*

Louis-Ferdinand Céline : *Voyage au bout de la nuit*

Alphonse Daudet : *Le Petit Chose*

Marguerite Duras : *l'Amant*

Anne Frank : *Journal*

Joseph Joffo : *Un sac de billes*

André Malraux : *Antimémoires*

Marcel Pagnol : *La Gloire de mon père, Le Château de ma mère (...)*

Jules Vallès : *l'Enfant, Le Bachelier, L'Insurgé.*

Jules Renard : *Poil de Carotte*

Jean-Jacques Rousseau : *Les Confessions*

Georges Sand : *Histoire de ma vie*

Nathalie Sarraute : *Enfance*

Jean-Paul Sartre : *Les Mots*

Et plus récemment :

Alexandre Jardin : *Le Roman des Jardin*

Philippe Grimbert : *Un Secret*

Patrick Modiano : *Livret de famille*

Et en référence pour l'autobiographie :

Philippe Lejeune : *Le Pacte autobiographique* (1975)

SUJET N° 3 : SCIENCES HUMAINES

La chute du Mur de Berlin en 1989 a pu être définie par certains commentateurs comme la « fin de l'histoire ». Qu'en pensez-vous ?

Introduction

Le 9 novembre 1989, les Berlinoises de l'Est commencèrent à se rendre librement à l'Ouest en franchissant le *Brandenburger Tor*. Si tout le monde s'accorde sur l'importance symbolique de la « chute du Mur » au point d'en faire la synecdoque de l'effondrement des totalitarismes, l'enjeu de la qualification de la « révolution » semble soulever toute une série de problèmes à en juger par la diversité interprétative à l'œuvre dans la pluralité sémantique. Pour désigner l'événement de l'ouverture du Mur, survenue à Berlin dans la nuit du 9 au 10 novembre 1989, le lexique employé n'est ainsi pas avare de métaphores ou de qualificatifs pour caractériser cette « révolution ».

I. Retours critiques sur la chute du mur de Berlin

Le 13 novembre 1989, le Spiegel décrivait en gros titre ce qui se passait sur les places et les boulevards de RDA, comme « La révolution pacifique » [*Die friedliche Revolution*]. Un an plus tard, on la dénonçait comme la « révolution avortée ». Wolf Lepennies thématise l'événement comme une « révolution volée » aux yeux des intellectuels allemands, avec comme horizon – ou absence d'horizon – l'absence de programme, de perspective, le consensus et la conservation, la protection du consensus posé comme valeur suprême. Cette conscience de vivre une fin, d'être au terme n'est pas du tout la conscience d'une décadence ou d'un déclin : il s'agit d'une fin sans pathos, sans passion, sans affect. Dans « La révolution de rattrapage », Habermas regrette que les événements manquent « d'emphase révolutionnaire » et déplore que la joie et l'enthousiasme initial se soient vus successivement remplacés par une espèce de confusion et de désorientation, de nombreux pays n'ayant pas osé aller de l'avant et ayant préféré opérer un retour à la « case départ » d'avant l'importation (*l'imposition*) du régime soviétique. Ainsi, il déplore « l'absence presque totale d'idées innovatrices orientées vers l'avenir », spécialement dans la RDA qui, du coup, a vécu selon lui un « *Anschluß* » total à la RFA, terme choisi avec soin puisqu'il est extrêmement connoté par le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne hitlérienne en 1938. Il semble qu'il eût préféré une autre issue des événements.

Alors que, par définition, la révolution est anti-fatalité, nombre de commentateurs ont avancé l'idée inverse de l'existence d'un *fatum* (*Schicksal*). La fatalité constituait déjà l'enveloppe des « théories de la convergence » des années 1960 et 1970 qui prédisaient que les deux systèmes politiques et économiques rivaux en viendraient à se ressembler plus ou moins rapidement et, inévitablement, iraient à la rencontre l'un de l'autre. L'Est devait s'enrichir d'éléments d'économie de marché, tandis que l'ordre économique « mixte » du capitalisme occidental avait déjà adopté des éléments d'intervention étatique dans les processus de production et de distribution. Pour autant, l'on eût pu imaginer une autre perspective que ce fatalisme véhiculant un évolutionnisme finaliste, une téléologisation de l'histoire à laquelle ces commentateurs ont participé au risque de ruiner « la qualité du nouveau, l'accent du commencement imprévisible » et à figer la révolution en son contraire en l'évidant de sa puissance d'effraction démocratique pourtant si attendue. S'ensuit la résurgence de la figure de la *fin de l'histoire* : vieux thème allemand, hégélien, postrévolutionnaire, le syntagme « fin de l'histoire » est pourtant venu des Etats-Unis.

II. La rhétorique aporétique de la fin de l'histoire

A la chute du Mur de Berlin sont associées d'autres « fins » : *fin* de la Révolution qui avait déjà servi de slogan aux célébrations du bicentenaire en France quelques semaines plus tôt, *fin* du progrès, *fin* du social qui résonnent avec la *fin* du communisme, *fin* des démocraties populaires (François Fejtö, Seuil, 1992), *fin* d'un empire (Jacques Lévesque, Presses de Sciences Po., 1995), ou sur un mode plus essayiste, ou *requiem* pour les révolutions (Paul-Marie de la Gorce, Flammarion, 1990) ou encore *fin* de la démocratie (Jean-Marie Guéhenno, Flammarion, 1993). Toutes ces formules participent de la conscience d'une époque marquée par l'avènement des « fins ».

Le présent se vit alors comme fin, terme, achèvement, butée, donc comme limite dernière... Or, cette conscience des fins est tout le contraire d'une conscience du but. Elle se traduit, au contraire, par l'absence de but, l'indécision, l'indétermination... La fin, c'est l'arrêt, la pause, le *stand-by*, le maintien indéfini des choses en l'état, l'absence de perspective. Lorsqu'on décrète la « fin de l'histoire », l'histoire « finie » ou lorsqu'on prétend « en finir » avec elle, alors resurgit le spectre du finalisme. Les actuels débats sur la « fin de l'histoire » supposent des modèles de temps non dialectiques. Cette épistémologie implicitement positiviste explique sans doute la tonalité de ces écrits, empreints d'une forme de présentisme. Cette résurgence, insoupçonnée, de la nécessité historique a pour conséquence de transformer un *événement*, la chute du Mur de Berlin, en *avènement*, la fin des révolutions, coïncidant alors avec la « fin de l'histoire », pour emprunter à la thèse finaliste de Fukuyama, gommant par là même les dimensions proprement singulières du Mur de Berlin, apparaissant comme un symptôme (un malaise, un démenti plus ou moins violent), une suspension dans l'histoire.

Or, l'idée même de « révolution volée » ouvre l'histoire plus qu'elle ne l'enferme dans un finalisme ou ne la referme sur un fatalisme. Si la révolution fut « volée », elle eût pu demeurer libre ouvrant également un rapport à l'histoire sur le modèle auquel nous invite Reinhart Koselleck dans *Le futur passé* et la « sémantique des temps historiques ». Si l'histoire est ouverte, si le « nouveau » est possible, c'est que l'avenir n'est pas connu d'avance... Rien de mystique ou d'« irrationnel » dans ce constat : il découle de la nature même du politique comme activité humaine collective, certes conditionnée par les structures sociales et économiques existantes, mais capable de les dépasser, de les transformer, de les bouleverser, en créant du nouveau. Ce qui veut dire que l'histoire demeure ouverte et qu'elle comporte d'autres possibilités, peut-être même révolutionnaires, émancipatrices et/ou utopiques. Le philosophe Walter Benjamin, auteur des thèses « Sur le concept d'histoire », rédigées quelques mois avant sa mort en 1940, permet de rompre avec tout déterminisme téléologique et avec tout modèle idéal de société qui entretient l'illusion d'une fin des conflits, et donc de l'histoire, comme l'eût également dit Paul Veyne (*Comment on écrit l'histoire ?*).